

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

LA GRAINE ET LE MULET

Abdellatif Kechiche

Né le 7 décembre 1960 à Tunis.

Arrivé à Nice à 6 ans, le jeune Abdellatif Kechiche prend des cours de comédie au Conservatoire d'Antibes. Passionné par le théâtre, il enchaîne les spectacles, comme acteur (il joue en 1978 du Garcia Lorca à Nice et l'année suivante une pièce d'Eduardo Manet à l'Odéon) mais aussi comme metteur en scène (il monte à Avignon en 1981 *L'Architecte et l'empereur d'Assyrie* d'Arrabal).

Sollicité par le cinéma, il décroche le rôle principal du *Thé à la menthe* d'Abdelkrim Bahloul,

celui d'un immigré algérien vivant d'expédients.

Gigolo chez André Techiné (dans *Les Innocents*,

face à Brialy en 1987) puis dans le très remarqué

Beznass de Nouri Bouzid (avec à la clé

un Prix d'interprétation à Namur en 1992),

Abdellatif Kechiche décide ensuite de passer derrière la caméra.

Il a écrit plusieurs scénarios, mais c'est celui de *La Faute à Voltaire* qui séduit le producteur Jean-François Lepetit.

Avec ce premier opus, qui décrit le quotidien d'un sans-papiers, entre galères et rencontres amoureuses, le jeune cinéaste révèle son talent d'observateur bienveillant, mais aussi son sens du romanesque et son amour des acteurs (ici, Sami Bouajila ou Aure Atika).

Des qualités qui lui valent le Lion d'or de la meilleure Première œuvre à Venise en 2000 - et qu'on retrouvera dans ses films suivants.

En 2003, Abdel Kechiche réalise avec peu de moyens

son second long métrage, *L'Esquive*,

l'histoire d'adolescents de banlieue qui répètent une pièce de Marivaux pour le lycée.

L'authenticité de cette œuvre subtile, qui met

à mal les clichés sur les cités, est saluée

par une critique unanime avant d'être

le vainqueur-surprise des Césars : le film empoche

4 trophées, dont celui de Meilleur film.

Kechiche se lance ensuite dans le tournage

de *La Graine et le Mulet*.

Cette vibrante œuvre-fleuve reçoit un accueil

trionphal à la Mostra de Venise en 2007,

et en repart avec un Prix spécial du jury

et le prix de la révélation

pour la comédienne Hafsia Herzi.

2007 (sortie France : 12 décembre 2007) - Israël / France - couleur - 2h31

film d'**Abdellatif Kechiche**

scénario : **Abdellatif Kechiche** et **Ghalya Lacroix** - image : **Lubomir Bakchev** - montage : **Ghalya Lacroix** et **Camille Toubkis** - premier assistant réalisateur : **Carlos Da Fonseca Parsotam** - décors : **Benoît Baroud** - costumes : **Maria Beloso Hall** - son : **Nicolas Wasckowski**, **Olivier Laurent**, **Éric Legarçon**, **Éric Armbruster** et **Jean-Paul Hurier** - casting : **Monya Galbi** - production : **Hirsch et Pathé Renn** - producteur : **Claude Berri** - distributeur : **Pathé Distribution**.

avec : **Habib Boufares** (Slimane), **Hafsia Herzi** (Rym), **Faridah Benkhetache** (Karima), **Abdelhamid Aktouche** (Hamid), **Bourauïa Marzouk** (Souad), **Alice Hourri** (Julia), **Cyril Favre** (Serghei), **Leïla D'Issernio** (Lilial), **Abdelkader Djeloulli** (Kader), **Bruno Lochet** (Mario), **Olivier Loustau** (José), **Sami Zitouni** (Majid), **Sabrina Ouazani** (Olfa), **Mohamed Benabdeslem** (Riadh), **Hatika Karaoui** (Latifa), **Henri Rodriguez** (Henri), **Nadia Taouil** (Sarah), **Mohamed Karaoui** (Latifa), **Carole Franck** (une invitée).

PRIX SPÉCIAL DU JURY ET PRIX DE LA MEILLEURE RÉVÉLATION POUR LA JEUNE ACTRICE HAFSIA HERZI - MOSTRA DE VENISE 2007, PRIX LOUIS-DELLUC 2007

ENTRETIEN AVEC ABDELLATIF KECHICHE

Le Monde - D'où vient l'idée de ce film ?

Abdellatif Kechiche - C'est une idée en réalité très ancienne, qui s'est transformée avec le temps. Comme j'ai longtemps attendu avant de pouvoir passer à la réalisation, j'ai eu le temps d'écrire plusieurs scénarios, dont certains ont abouti et d'autres non. *La Graine et le Mulet* a été écrit, et refusé un peu partout, avant même que mon premier long métrage ne soit tourné, et c'est pour cette raison que le personnage principal de *La Faute à Voltaire* annonce la sortie de ce film, qui n'existait alors que dans ma tête. Sauf que, à l'époque, j'envisageais vraiment, faute de moyens, de tourner le film sans financement, avec ma famille et mes amis, à Nice, la ville où j'ai grandi.

Faut-il en déduire que son sujet est autobiographique ?

Pas du tout, c'est vraiment de la fiction.

Votre cinéma obtient des acteurs, souvent non professionnels, quelque chose d'assez exceptionnel. Comment vous y prenez-vous ?

Ce que je cherche avec les acteurs est assez simple, ça s'appelle l'émotion, et si possible une émotion qui touche à une certaine vérité. C'est une alchimie qui se joue entre un cadre et un dialogue qui restent définis, la durée des séquences et la marge de liberté que peuvent naturellement prendre à tout moment les acteurs. Mais c'est aussi que j'ai l'impression de prendre des gens qui, même quand ils sont amateurs, ont a priori un don pour ça, une générosité. Et ce qu'on trouve avec eux, qu'on peut difficilement trouver avec des acteurs plus aguerris, c'est l'exaltation et la fièvre de la première fois.

Votre passage à la réalisation est l'aboutissement d'un long parcours qui passe par la vie en cité, à Nice, puis par le métier d'acteur...

Je n'aime pas beaucoup parler de ce qui a précédé ma carrière, qui est marqué par les difficultés et le racisme subis par un enfant d'immigrés. J'ai peur de tomber dans un récit dramatique qui irait à l'encontre de ce pourquoi je fais des films. J'ai d'ailleurs longtemps menti sur le sujet, en pensant que la seule manière de guérir, c'était de ne pas se souvenir.

Le succès de *L'Esquive*, qui a permis votre rencontre avec le producteur Claude Berri et une structure de production imposante comme Pathé, vous a-t-il apporté plus de confort et de sérénité pour *La Graine et le Mulet* ?

Cette rencontre a été pour moi très enthousiasmante et très flatteuse, parce que Claude Berri comprenait ma démarche d'artiste. C'était d'autant plus remarquable que nous nous sommes rencontrés et que nous nous sommes mutuellement engagés avant même le succès du film à la cérémonie des Césars. J'ai donc bénéficié pour ce film d'un budget beaucoup plus confortable.

Le film, attendu depuis longtemps, n'en a pas moins beaucoup tardé à être divulgué, et il semble que vous quittiez Pathé, qui devait produire vos deux prochains films. A quoi cela tient-il ?

Cela tient à des questions qui engagent des logiques parfois contradictoires entre un producteur et un auteur. Cela peut être la nature du casting, le respect du plan de travail ou la durée du film. Chacune de ces logiques est pourtant défendable, et chacun pense évidemment à ce qui est le mieux pour le film. Mais il arrive toujours un moment où elles s'affrontent, quitte à trouver finalement un compromis. Chaque film est une bataille, le plus important est de ne pas y perdre son âme.

Vos trois longs métrages, tout en ouvrant à l'universel, évoquent des personnages et des destins intimement liés à l'immigration maghrébine en France. Est-ce un engagement politique ou esthétique ?

Les deux. C'est d'abord parler d'un milieu que je connais intimement. Mais c'est aussi montrer ces personnages comme on ne les montre pas

Un homme fatigué par une vie de travail physique. Une famille portée par l'amour. Des hommes et des femmes unis pour réaliser le rêve de l'un des leurs. Voilà ce qu'Abdellatif Kechiche a choisi de raconter dans son troisième film. Toujours gorgé d'une pulsion de vie intense, il invite à un voyage à Sète où jaillit l'émotion, au plus près d'un homme à l'élégance discrète. Monsieur Beiji est en effet l'aimant - dans tous les sens du terme - de cette aventure humaine. Une aventure rythmée par la cuisine, le poisson, les bateaux, les trajets en mobylette et les troubles amoureux des aînés ou des juniors, que la caméra cadre en plans larges comme au plus près des visages. Comment toucher le plus grand nombre avec une histoire individuelle, c'est ce qui bouleverse ici. Car Kechiche parle des petites gens, des travailleurs de l'ombre et de la solidarité populaire, sans tomber dans la bonne conscience facile ni dans le témoignage moralisant. Il dessine simplement, avec finesse et sensualité, les faits et gestes d'êtres transportés par leur énergie et la volonté de l'autre. Les séquences s'étirent, captent les respirations, d'un déjeuner dominical à une danse du ventre, d'un affrontement mère-fille à la course sans relâche de Beiji après son seul bien, sa mobylette. Et on en redemande.

Olivier Pélisson - Monsieur Cinéma

ordinairement, leur donner une véritable existence cinématographique à une époque où leur représentation devient, hélas, caricaturale. Mon prochain film se déroulera en tout cas au XVIII^e siècle en France, mais, allez savoir, peut-être que quelque chose de mon histoire m'échappera encore.

propos recueillis par Jacques Mandelbaum - Le Monde

C'est un titre chargé de sens. La graine et le mulet font référence au couscous royal à partir duquel Abdellatif Kechiche orchestre la scène-clé du film : liesse populaire, épicurienne, vinaigrée en coulisses, autour d'un festin à base de semoule et de poisson. Mais il fait aussi allusion au contexte sociopolitique la communauté méditerranéenne soudée autour du héros est constituée de deux générations. Celle des enfants, plantée sur le sol français, génératrice de couples mixtes, et celle du père, immigré arabe licencié des chantiers navals du port de Sète, symptôme d'une volonté d'intégration autant que d'un refus d'abdiquer.

La graine concerne les citoyens issus des immigrés de la première génération. Le mulet (vertébré à nageoires aux extraordinaires facultés d'adaptation d'une mer à l'autre), lui, n'est autre que Slimane, qui n'a aucune envie de rentrer au bled ni de rester chômeur après avoir trimé et subi mille humiliations afin que ses enfants aient une vie meilleure. Slimane, dignité incarnée, est homme de réconciliation. Divorcé et compagnon de la propriétaire de l'Hôtel de l'Orient, il compte mobiliser ses deux familles pour transformer un vieux rafioteur en restaurant convivial. Sa femme, ses enfants, leurs conjoints, sa maîtresse, sa fille adoptive qui l'accompagne dans ses démarches administratives et veille à la réussite du projet. La réussite du film, elle, tient à la manière dont Kechiche fait accoucher des acteurs presque tous amateurs d'une vive humanité, dont il enregistre la sensualité des gestes du quotidien (délectation à manger d'un plat à même les doigts, essorage d'une serpillière, crise autour d'un pot de chambre). Elle tient aussi à l'art avec lequel il use de l'ellipse, de la digression, du suspense, de la scène dilatée et de la cascade de récits romanesques enchâssés pour savourer le plaisir du conte et le mélange du réalisme et du lyrisme, du social et du sentimental, de la comédie et du drame, du trivial et du métaphysique.

Dans cette cuisine accomplie, on reconnaît un zeste de Pagnol (palabres méridionales au café du coin), un zeste de Pialat (orchestration d'un homérique repas où tombent les bienséances et où plane l'ombre d'un père absent), un clin d'œil au *Valeur de bicyclette*, de Vittorio De Sica. On détecte aussi une complicité avec ce contemporain de Frank Capra qu'était l'Américain Gregory La Cava, roi de la confrontation douce-amère entre gens du peuple et notables - *La Graine et le Mulet* ne se prive pas d'une satire des comportements de la petite bourgeoisie blanche locale.

Disciple de Jean Renoir, Abdellatif Kechiche voit la comédie sociale comme un théâtre à ciel ouvert. Comme dans *L'Esquive*, le jeune Krime, même des banlieues, se retrouvait habillé en Arlequin de Marivaux, arrive ici le temps où, pour sauver les meubles, il convient de revêtir un costume. Qu'il s'agisse du fameux festin final (« un repas est un spectacle qu'on prépare ») ou du sacrifice de l'adolescente qui se déguise en Shéhérazade pour une diplomatique danse du ventre (l'inauguration tournant au fiasco, elle n'a plus que son corps à offrir), ce recours à la mise en scène reste vain. Il n'y a de salut que dans la maîtrise du langage.

Tout le film exalte les mille et un visages (spontanés ou hypocrites) de l'éloquence. Joutes verbales familiales, démarches pour trouver des fonds, discours du patron, de l'ouvrier, de la banquière, de l'agent municipal, baratin du mari cavaleur et hystérie de l'épouse trompée, tchatche mi-arabe mi-bretonne et ruses des serveuses pour faire patienter les clients, avalanche d'arguments d'une fille pour convaincre sa mère de rejoindre la fête autant de signes d'une indispensable énergie vitale, que la dépense physique ne compense pas.

Les engueulades dans la tribu constituent « un bon délire », la parole a plus de chances d'ensorceler que le corps, qui fatigue. Une fin poignante signe l'impuissance des recours charnels par le montage parallèle de deux marathons. En quête de sa semoule, Slimane court à petits pas, de plus en plus essoufflé, après les trois gamins qui lui ont volé sa motocyclette et pétaradent sadiquement sous son nez, pendant que sa fille fait patienter les clients en ondulant du nombril. L'image toute simple du mulet aux vieux os s'adjuge une incroyable force existentielle. Séduction et course inutiles, au regard du désir sur lequel Kechiche a construit son film, lequel se termine par une danse macabre, un interminable martyr. Avec quel talent !

Jean-Luc Douin - Le Monde

Que faire après un succès semblable à celui de *L'Esquive*. En général deux solutions se présentent : recycler la recette qui a marché, ou bien repartir à l'aventure, ouvrir une nouvelle perspective. A. Kechiche, lui, réussit la performance de cumuler les deux options (on pourrait aussi dire qu'il ne choisit pas, et se couvre sur les deux fronts). *La Graine et le Mulet* débute en effet comme une tonique chronique de banlieue, à la manière de *L'Esquive*. On a simplement inversé les pôles de la géographie française (pour le décor) et de la pyramide des âges (pour le héros). Pour le reste, on retrouve les mêmes qualités : fluidité de la forme, intensité des acteurs. Mais le danger guette en permanence, car Kechiche étire les scènes jusqu'à épuisement, fait un usage systématique du gros plan qui frise le procédé, et affiche un refus un peu suspect de l'efficacité. La mayonnaise prend, mais elle écœure un peu. Et puis, aux deux tiers du film, l'histoire se déclenche et le film mute radicalement. Il semblait flotter, il devient d'une précision diabolique. Il semblait léger, il devient tragique. Il semblait hyperréaliste, il devient romanesque. Il dérivait à la lisière de l'ennui, il devient haletant. Enfin, sa conclusion tombe à la fois comme un couperet et comme des points de suspension, et laisse assez impressionné. Pour autant, les errements de la première partie ne prennent pas rétrospectivement plus de sens. *La Graine et le Mulet* est donc une œuvre complexe, vivante, bourrée de contradictions et d'attraits, et qui a l'immense mérite de ne laisser prise à aucun jugement trop simple.

N.M. - Fiches du Cinéma